

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°1 – mars/avril 2006

Orient intérieur
Esotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations

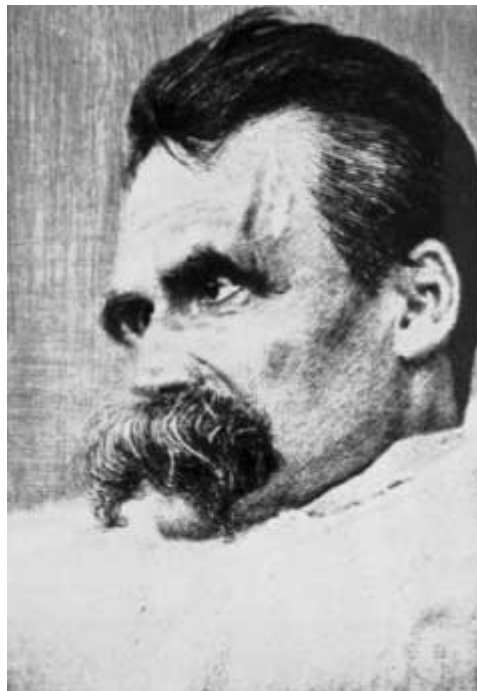


Tous droits réservés
2006

DE L'ORIENT INTERIEUR

NIETZSCHE ET L'ORIENT

S'il existe une actualité de Nietzsche, elle est assurément à chercher du côté non de la philosophie occidentale, mais de la philosophie orientale, autrement dit auprès de ces philosophes d'orient qui n'ont pas hésité un jour à se *décentrer mentalement* pour entrer dans la connaissance de son oeuvre. Or, si nous prétendons, depuis l'Occident, renouveler notre propre connaissance de Nietzsche, il faut que nous opérions à notre tour un identique décentrement mental : en adoptant un point de vue oriental sur son oeuvre.



Faute de cette démarche, que l'on pourrait appeler orientale/occidentale, l'oeuvre de Nietzsche restera celle d'un *prophète* sans patrie et, par conséquent, demeurera indéfiniment étrangère à sa propre patrie, l'Allemagne, ainsi qu'à l'Europe. Ou bien faudra-t-il tenir désormais Nietzsche pour *un penseur oriental* ?

Voici comment Nietzsche apparaît dans le miroir du philosophe pakistanais Mohammad Iqbal (1873-1938) :

1

« Si tu désires de douces mélodies, détourne-toi de lui :
Dans le crissement de sa plume, gronde le tonnerre.
Il a plongé un poignard dans le cœur de l'Occident... »
« Nietzsche », *Message de l'Orient*

« De la mollesse de l'homme, s'émut le cœur du sage,
Par la pensée, il créa un être plus viril.
Il apporta à l'Europe cent révoltes nouvelles,
Comme un fou arrivant dans une boutique de verrier ! »
« Conversations dans l'au-delà », *Message de l'Orient*

2

« Aux confins de ce monde contingent, se trouvait un homme à la voix pleine de passion : son regard était plus perçant que celui de l'aigle, son visage trahissait la passion qui embrasait son cœur. A chaque instant augmentait la fièvre dans son sein, et il avait sur les lèvres un vers qu'il répétait sans cesse : « Ni Gabriel, ni paradis, ni houri, ni Dieu, seulement une poignée de terre brûlée du désir du cœur ! »

Je dis à Rûmî : « Qui est ce fou ? » Il répondit : « C'est un sage allemand. Il se tient entre deux mondes ; le chant de sa flûte est un chant antique. Ce Hallâj sans corde et sans gibet redisait de nouveau et différemment des paroles anciennes. Ses paroles étaient audacieuses et ses pensées élevées ; les Occidentaux furent coupés en deux par le glaive de ses discours ! Il ne trouva aucun compagnon dans ses extases : il était ivre de Dieu, on le prit pour un fou ! Les intellectuels ne connaissent rien à l'amour et à l'ivresse ils le remirent aux mains des médecins. Chez ces derniers, il n'y a que fraude et qu'hypocrisie : malheur à l'homme ivre de Dieu qui naît en Europe ! Avicenne ne tient compte que des traitements donnés dans les livres : on te perce une veine ou bien l'on te donne une pilule somnifère.

Nietzsche fut un Hallâj étranger à sa propre patrie ; il échappa aux mollahs, mais les médecins le tuèrent ! »

Mohammed Iqbal, *Le Livre de l'Eternité, Djâvid Nâma*

NIETZSCHE ET NOVALIS

Il y aurait certainement une autre manière de considérer l'actualité de l'œuvre de Nietzsche, en opérant un décentrement non plus dans l'espace, d'Occident vers l'Orient, mais dans le temps

cette fois. Il s'agirait de franchir un nouveau siècle, en arrière, de 1900, l'année de la mort de Nietzsche, à 1801, comme le réalisèrent certains, une première fois, à la fin du 19^{ème} siècle, tel Jentsch [1801 est l'année de la mort de Novalis] : « En Novalis j'ai retrouvé tout Nietzsche, - mais un Nietzsche qui a su concilier toutes les contradictions en une calme et sereine mélancolie » (1898). Certes, cela représente, pour nous, un saut de deux siècles, mais laisse entendre que le véritable prophète, qui annonce notre proche avenir, est plutôt Novalis que Nietzsche.



« Tandis que peu de gens aiment et admirent aujourd'hui Hölderlin, le plus grand des deux comme poète – Novalis a trouvé de nouveau une chapelle de fidèles. Ses aspirations d'au-delà, qui le portaient vers le symbole et la fleur bleue, sa manière de composer, sans rien de plastique, mais riche en émotion, avec de grades et étranges synthèses d'idées et de vocables, sa prédilection pour le fragment, pour l'aphorisme, - tout cela a séduit une génération qui, fatiguée du réalisme, mais incapable de créer une forme véritable, est allée elle aussi vers le symbole pour exprimer le monde confus de ses rêves et de ses sentiments et qui en Nietzsche, son éducateur, a retrouvé un mélange de Hölderlin et de Novalis. Mais cette jeunesse n'était pas assez robuste pour recueillir l'image totale de la personnalité d'un Hardenberg, ni pour enfanter à nouveau le monde qu'il portait en lui. »

Un siècle plus tard, la question ne revient pas à se demander si notre jeunesse a gagné en robustesse, mais plutôt à s'interroger sur « l'image totale de la personnalité d'un Hardenberg » et par

conséquent à se demander en quoi, mieux que celle de Nietzsche, elle s'avance au-devant de nous pour nous désigner le seul horizon qui compte de nos jours, et nous conduire *vers l'Orient*.



DE L'INITIATION

« *Toute vie est intérieure* »

Chacun d'entre nous est destiné à rencontrer un jour une circonstance qui sera le point de départ d'un cheminement intérieur d'ordre initiatique. Comme l'écrit René Guénon, à propos des *fedeli d'amore*, « n'importe quoi peut, selon la nature des individus, être l'occasion et le point de départ d'un développement spirituel, et cela peut être vrai d'un amour terrestre aussi bien que de toute autre circonstance ». Il peut s'agir, par conséquent, d'un amour humain, comme dans la voie chevaleresque, mais les biographies des maîtres spirituels (Jacob Boehme, par exemple.) donnent quantité d'autres exemples de ces « circonstances ».

Ce qui fera de ces circonstances « le point de départ d'un développement spirituel » sera la réponse apportée à ce qui peut s'assimiler à un appel venu *d'ailleurs*. Or, *sommes-nous prêts à répondre à cet Appel ?* Sommes-nous prêts à sortir de nous-mêmes, à renoncer à ce monde terrestre pour nous engager en direction de notre « vraie patrie », en d'autres termes, à quitter ce monde « occidental » où nous sommes exilés et à nous tourner vers l'Orient métaphysique ?

Répondre à l'Appel, c'est tenir que « le vie est intérieure », et c'est considérer que notre moi terrestre ne nous sera plus désormais qu'un *fardeau*.

Ensuite, il faudra rencontrer le maître.

Ce maître peut avoir quitté la manifestation terrestre.

Selon les voies initiatiques chrétiennes, il sera *toujours* accompagné par le Christ. « *Christus und Sophie* », comme l'écrit Novalis. La raison en est que le « Maître spirituel par excellence », c'est le Christ. Cela est particulièrement évident en ce qui concerne la voie théosophique ou la voie chevaleresque, mais il en est de même dans la voie métaphysique, sous une modalité qui lui est propre.

Dans la dimension religieuse, qui forme l'exotérisme chrétien, le Christ est le Christ Sauveur, qui délivre de la mort et donne accès

au Paradis terrestre. C'est l'observance des rites chrétiens qui permet d'atteindre le salut de l'âme.

Dans la voie mystique, celui qui nous attire à son Cœur, qui désire partager avec nous son intimité, est le Christ Jésus, le Bien aimé, - c'est Lui, l'Époux divin, - et l'oraison, en plus de l'observance des rites chrétiens, est le chemin qui conduit à l'union de l'âme et de l'Époux divin.

La voie initiatique, celle de l'ésotérisme chrétien, est la voie du Christ-*Sophia*, qui s'avance au-devant de nous et nous conduit, au-dedans de nous-mêmes, au seuil du Monde divin, où nous nous trouvons réunis à la Sagesse divine, *Sophia*. C'est l'usage initiatique des rites chrétiens qui permet cette réunion.

Et c'est Lui, ou Lui-Elle, qui nous entraîne aussi, au-delà de ce Monde divin :

« En un désert ».



HENRY CORBIN



La vocation de Henry Corbin

On sait qu'en 1928 (ou 1929) une « inspiration du ciel » de l'orientaliste Louis Massignon va décider de la vocation de Henry

Corbin : « Il [Louis Massignon] avait rapporté d'un voyage en Iran une édition lithographiée de l'œuvre principale de Sohrevardî, *Hikmat al-Isbrâq* : « la Théosophie orientale ». Avec les commentaires, cela formait un gros volume de plus de cinq cents pages. « Tenez, me dit-il, je crois qu'il y a dans ce livre quelque chose pour vous. » Ce quelque chose, ce fut la compagnie du jeune shaykh al-Isbrâq qui ne m'a plus quitté au cours de ma vie »¹.

De cet épisode date ce qu'on pourrait appeler sa « naissance spirituelle », en ce sens, comme il le dira lui-même, que par cette rencontre, « [son] destin pour la traversée de ce monde était scellé ». Sohrevardî incarne, en effet, un certain « style de conscience et de vie spirituelle » auquel Henry Corbin restera fidèle toute sa vie. Mais il ajoutait aussi que le sens et la portée de la philosophie du *shaykh al-Isbrâq* débordaient son cadre : « Elle est une forme de l'aventure humaine, qu'il importe à *l'homo viator* de méditer spécialement de nos jours. »

La question pourrait par conséquent se poser de l'existence aujourd'hui, en Occident, d'*Orientaux*, au sens de Sohrevardî, que la méditation de son œuvre – et de celle de Henry Corbin – ont conduit à adopter le « style de conscience et de vie spirituelle » de Sohrevardî. De la réponse à cette question dépend la possibilité de cette « élite spirituelle » occidentale à laquelle Henry Corbin appartenait lui-même, en tant qu'« Oriental », autrement dit comme un représentant du monde occidental en marche vers l'Orient métaphysique.

Il reste qu'il existe une certaine prévention à l'encontre de Sohrevardî, du fait principalement de René Guénon. On connaît, en effet, le jugement que ce dernier portait à l'égard de sa théosophie orientale et les critiques qu'il a formulées à l'occasion de la publication, en 1947, de *Surhwardi d'Alep*² :

« L'auteur [Henry Corbin] n'a pas su faire comme il convient la distinction entre cette doctrine *isbrâqiyah*, qui ne se rattache à aucune *silsilah* régulière, et le véritable *taçannuuf* ».

« Sans doute il [Sohrevardî] a dû être influencé dans une certaine mesure par le *taçannuuf*, mais au fond, il semble bien s'être

¹ « Je lui parlais des raisons qui m'avaient entraîné comme philosophe à l'étude de l'arabe, des questions que je me posais entre la philosophie et la mystique, de ce que je connaissais, par un assez pauvre résumé en allemand, d'un certain Sohrevardî... Alors Massignon eut une inspiration du ciel. » Cf. Henry Corbin, « Post-scriptum biographique à un Entretien philosophique », *Henry Corbin*, Cahier de l'Herne, 1981, pp. 40-41

² Henry Corbin, *Surhwardi d'Alep, fondateur de la doctrine illuminative (isbrâq)*, Maisonneuve, 1947.

inspiré d'idées néo-platoniciennes qu'il a revêtues d'une forme islamique, et c'est pourquoi sa doctrine est généralement regardée comme ne relevant véritablement que de la philosophie ; mais les orientalistes ont-ils jamais pu comprendre la différence profonde qui sépare le *taḥawwuf* de toute philosophie ? »³.

Sommes–nous en droit, cependant, de souscrire plutôt à l'appréciation de Mollâ Sadrâ Shîrâzî quand il soutient que « ce qui convient le mieux, c'est que le pèlerin vers Dieu fasse la synthèse des deux méthodes »⁴ ?

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Henry Corbin aura permis à beaucoup, qui ne sont peut-être pas devenus des « Orientaux », mais qui auront au moins reçu l'Appel à le devenir, de prendre conscience de leur exil en ce monde, dans cette « prison spatio-temporelle », selon l'expression de Louis Massignon, où nous sommes « emmurés vivants », comme les jeune gens d'Ephèse le furent 300 et neuf ans dans leur Caverne, selon le saint Coran. Henry Corbin disait à ce propos : « Il faut avoir pris conscience de l'exil, pour résoudre de s'expatrier de l'expatriement, pour aller vers le « lieu du retour » encore inconnu, la Terre de lumière ». Et il rappelait volontiers la sentence de l'Imâm Ja'far al-Sâdiq, sixième Imâm des shî'ites : « L'islam a commencé expatrié et redeviendra expatrié comme il était au début. Bienheureux les expatriés ! »⁵

Comment prétendre devenir un jour un « Oriental », en effet, sans avoir éprouvé, d'abord, ce sentiment d'exil, sans en avoir expérimenté, ce qui est son corollaire, la certitude intérieure que la « vraie patrie » est la Terre céleste ?



³ René Guénon, *Aperçus sur l'esotérisme islamique et le taoïsme*, Gallimard, 1973, p.143 – le CR a paru dans les Etudes Traditionnelles en 1947.

⁴ « Que son ascèse intérieure ne soit jamais vide de méditation philosophique, et réciproquement que sa méditation philosophique n'aille jamais sans un effort de purification spirituelle. Ou mieux dit : que sa méthode spirituelle soit un *barẓakh* qui conjoigne les deux méthodes, comme telle est la voie que suivent les théosophes orientaux », cité par Henry Corbin, *L'Archange empourpré*, Fayard, 1976, p. XVI.

⁵ *Idem*, p.268.

DOCUMENT D'ORIENT ET D'OCCIDENT

HÂFIZ SHIRÂZI

Deux épisodes de la vie de Hâfiz Shirâzi

1

Le célèbre historien persan de l'Hindoustan, Mohammed Kâcim Firichtah, raconte que le sultan du Dekhan, Mahmoûd Châh Behmény, qui monta sur le trône, en l'année 1378, avait du goût pour la poésie, et qu'il composa des vers élégants. Aussi, durant son règne, les poètes de l'Arabie et de la Perse se rendirent dans le Dekhan, et reçurent leur part des libéralités du souverain. Mir Feïz-Allah-Indjou, qui présidait, dans ce pays, à l'administration de la justice, écrivit à Hâfiz; afin de l'engager, à visiter la cour de son maître, et lui envoya une somme d'argent pour subvenir à ses dépenses. Le poète distribua une partie de cet argent aux enfants de sa soeur et à des femmes non mariées, et en employa une autre portion à payer ses dettes ; puis il se mit en route et parvint à la ville de Lâr. Là il rencontra une de ses connaissances qui avait été pillée par des voleurs à qui il fit présent de tout ce qu'il possédait. Deux marchands considérables, Zeïn-Alâbidîn-Hamadâny et Mohammed-Cazéroûny, qui voulaient se rendre dans l'Hindoustan, s'étant chargés des dépenses de route de Hâfiz, le menèrent à Ormouz. Par suite de quelque négligence de leur part, ils s'aliénèrent l'esprit du poète, qui cependant s'embarqua, en leur compagnie, sur un vaisseau appartenant au sultan Mahmoûd, et qui venait d'arriver du Dekhan. Le navire n'avait pas encore mis à la voile, qu'une tempête s'éleva. Le poète fut tellement dégoûté de poursuivre son voyage, qu'il se fit mettre à terre, sous prétexte de faire ses adieux à des amis dont il avait oublié de prendre congé. Mais, au lieu de retourner à bord, comme il l'avait promis, il envoya, en guise d'excuses, une ode à Feïz-Allah, et reprit le chemin de sa ville natale. Voici la pièce de vers dont il s'agit :

Le monde entier ne vaut point que l'on passe un seul moment dans la tristesse. Vends notre froc pour du vin, car il ne vaut

pas mieux que cela. Dans le quartier des marchands de vin, on ne l'acceptera pas pour une coupe. Oh ! l'étrange tapis à prier, qui ne vaut pas même un verre ! Le gardien m'a fait des reproches, me disant : « Renonce à baiser la poussière de cette porte. » Pourquoi nous est survenu ce désir, qui ne vaut pas la poussière de la porte ? La peine qu'occasionne la mer a paru d'abord très-peu de chose, à cause du parfum de l'or ; mais j'ai commis une erreur, car un seul de ses flots ne serait pas compensé par cent livres d'or. La pompe de la couronne impériale, parce que la crainte de perdre la vie l'accompagne, est un bonnet ravissant, mais ne mérite pas qu'on renonce à sa tête. Efface cette peinture d'affliction ; car, dans le marché de la sincérité, les bigarrures de diverses espèces ne valent pas le vin rouge. Comme Hâfiz, efforce-toi d'être modéré dans tes désirs, et renonce aux richesses méprisables ; car le monde entier ne mérite pas qu'on ait la moindre obligation aux gens vils. »

Feïz-Allah, avant reçu ce poème, le lut à son souverain, qui en fut très-satisfait; et observa que, puisque Hâfiz s'était mis en route avec l'intention de lui rendre visite, il se trouvait obligé de donner au poète des marques de sa générosité. En conséquence, il remit mille pièces d'or à un des savants de Colbergah, pour acheter, parmi les productions de l'Inde, celles qui pourraient le plus convenir, et les envoyer ensuite au poète de Chyrâz.

2

A l'époque où le célèbre conquérant tartare Timoûr ou Tamerlan s'empara pour la première fois de Chyrâz, vers la fin de l'année 789 de l'hégire (le 13 décembre 1387), Hâfiz était encore en vie. Tamerlan le manda et lui tint ce discours : « J'ai conquis, par les coups de mon sabre bien trempé, la majeure partie du monde habité, et j'ai ruiné mille localités, afin de rendre plus peuplées Samarkand et Bokhâra, qui sont mes résidences habituelles et mes capitales. Et toi, chétif, pour une seule éphélide noirâtre, tu vends ma Samarkand et ma Bokhâra. » Le conquérant avait en vue un vers de la deuxième ode de Hâfiz, où le poète s'exprime ainsi :

اگر آن ترک شیرازی بدست آرد دل مارا
بحال هندویش بخشم سمرقند و بخارا

Si ce beau garçon (*littér.* ce turc) de Chyrâz accepte l'hommage de notre coeur, je donnerai pour sa noire éphélide Samarkand et Bokhâra.

Hâfiz ne se déconcerta pas, et répondit : «Ô souverain du monde ! c'est par suite d'une pareille libéralité que je suis tombé dans l'état où me voici. » Cette plaisanterie plut à Tamerlan, qui cessa d'adresser des reproches au poète, et le traita même avec bonté.

C. Defrémery
Journal Asiatique, avril-mai 1858



KHADJA KHIZR, L'ILLUSTRE ELIE

خواجہ خضر مہتر الیاس

On doit à M. Garcin de Tassy un *Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, paru dans le *Journal Asiatique* en septembre 1831. Dans une première partie, consacrée aux Fêtes de l'Inde musulmane, il est question d'*al-Khidr*, le Verdoyant, qui est le guide de Moïse dans la sourate XVIII du saint Coran, et le dépositaire de la Science divine. C'est au mois de Bhadoun, le « dernier de la saison des pluies », explique M. Garcin de Tassy, que les musulmans de l'Inde célébraient la fête d'*al-Khadir*, appelée, ici, fête de *Khadja Khizr*. On trouvera d'autres documents sur la dévotion à *al-Khidr* dans un article de Louis Massignon : « Elie et son rôle transhistorique, *khadiriya*, en Islam » (1935), reproduit dans le tome premier de ses *Opera minora*.

Mois de Bahdoun

Fête du Béra ou de Khadja Khizr

Khadja Khizr est un personnage sur le compte duquel les opinions des orientaux varient. Plusieurs le considèrent comme étant le même que Phinée, petit-fils d'Aaron ; d'autres disent que c'est le prophète Elie ; et enfin les Turcs le confondent avec Saint Georges. Pour allier ces diverses opinions, quelques uns prétendent

que la même âme a animé ces différents personnages. Quoi qu'il en soit, *Khizr*, selon les musulmans, découvrit la source de l'eau de la vie, et il en est le gardien.

Les musulmans de l'Inde croient en outre qu'il était fort habile dans la divination ; de là ils nomment *Kabbar-i Khizri*, nouvelle de *Khizr*, une nouvelle que l'on devine, comme, par exemple, lorsque le public comprend les intentions du gouvernement. Wali a dit en ce sens dans une de ces gazelles [sic] : « Une nouvelle m'est parvenue de la part de *Khizr* ; sa lettre, c'est le rubis de tes lèvres humides. »

روایت خصر سون پہنچی ہی مجکو
کہ اسکا خط ہی موج آب یاقوت

Ils le considèrent enfin comme le patron des eaux, et célèbrent en son honneur la fête dont on lit dans Jawan la description suivante :

« Dans le mois de Bhadoun⁶ qui est de 31 jours, tous ceux dont les désirs ont été accomplis, se font un devoir de coopérer à mettre à flot le bateau en l'honneur de *Khadja Khizr*, et de faire, selon leurs moyens, à ce saint personnage, des offrandes consistant surtout en lait en grains concassés. Les vendredis, et dans quelques endroits les jeudis du mois dont il s'agit, les dévots à *Khizr*, ayant préparé le béra, le portent au soir au bord de la rivière, avec mille cérémonies. Là, grands et petits, ayant allumé des lampes et des bougies, font leurs oblations respectives tandis que des nageurs réunis poussent d'un commun accord le radeau au milieu de la rivière, et procurent au spectateur un coup d'œil ravissant. »

Il y a deux sortes de bateaux ou radeaux qu'on lance sur la rivière en l'honneur de *Khizr*, lesquels se nomment béra⁷. Le grand, qu'on lance annuellement avec pompe à la fête de *Khizr* ; les petits, que chaque musulman se fait un devoir de mettre à flot sur les rivières, les vendredis du mois de bhadoun après y avoir placé une ou deux lampes, des fleurs, etc., ce qui fait de loin un coup d'œil charmant. Ces petits béra sont ordinairement de terre ; on les voit par centaines sur les rivières de l'Inde, à l'époque indiquée. L'artiste voyageur Hodges, qui ignorait ce que c'était, en fut surpris d'étonnement.

⁶ Ce mois, qui commence du 9 au 13 août et finit à la même époque de septembre, est le dernier de la saison des pluies

⁷ Ce mot est employé dans le sens de bateau par les Gypseys ou Bohémiens dont le langage paraît dérivé de l'hindoustani.

« En passant par Mourched-abad⁸, dit-il, dans la soirée d'un jour saint pour les musulmans, je m'amusais beaucoup à voir la rivière couverte d'une quantité innombrable de lumières qui flottaient sur la surface de l'eau ; c'était un spectacle vraiment extraordinaire et dont il était difficile d'abord de se former une idée satisfaisante ; mais je découvris bientôt par mes recherches que, dans ces occasions, les musulmans fabriquent un grand nombre de petites lampes qu'ils lancent sur la rivière après les avoir allumées ; comme elles durent plusieurs heures, le courant les entraîne à des distances considérables. »

Les voyageurs nous apprennent que les habitants des îles Maldives, qui du reste professent la religion musulmane, lancent annuellement un petit vaisseau chargé de parfums, de gomme et de fleurs odoriférantes, et le laisse aller au gré des flots et des vents comme une offrande au roi de la mer. Nul doute que ce roi de la mer ne soit *Khizr*, le patron des eaux.

Le fatiha [*sic*] de Khadja Khizr est ainsi conçu :

« Pour obtenir la santé spirituelle et corporelle, je m'appuie sur les bénédictions de celui qui satisfait les vœux des mortels et repousse loin d'eux les malheurs, à savoir le Khadja Khizr, l'illustre Elie. »

Le fidèle dira dans cette intention la surate fatiha. »



LA VISION DE RAPHAËL

WACKENRODER

Raphaël, qui brille de l'éclat du soleil parmi tous les peintres, nous a laissé, dans une lettre au comte de Castiglione, les paroles suivantes, qui me sont plus précieuses que l'or et que je n'ai jamais pu lire sans un sentiment secret et confus de respect et d'adoration. Il dit :

« Comme on voit si peu de belles formes féminines, je me tiens en esprit à une certaine image qui naît dans mon âme.. »

Or récemment, d'une manière tout à fait inattendue et à ma joie profonde, ces paroles pleines de sens se sont illuminées pour moi d'une vive lumière.

⁸ Ancienne capitale du Bengale située sur le Gange

Je fouillais le trésor de vieux manuscrits de notre monastère et j'ai trouvé, parmi maint parchemin poudreux et sans valeur, quelques feuillets de la main de Bramante, dont il est impossible de comprendre comment ils sont parvenus en ce lieu. Sur l'un des feuillets étaient écrites les phrases suivantes, telles que je vais les traduire sans aucun détour :

« Pour ma propre satisfaction et pour en garder le souvenir exact, je vais rapporter ici un fait merveilleux que mon cher Raphaël m'a confié sous le sceau du secret. Il y a quelque temps, je lui manifestai de tout coeur mon admiration pour les madones et les Saintes Familles qu'il peint avec une beauté suprême, et j'insistai vivement pour qu'il me dît où donc il avait pu emprunter l'incomparable beauté, la physionomie touchante et l'expression insurpassable de ses images de la Sainte Vierge. Après m'avoir laissé un certain temps en suspens avec la pudeur et la réserve juvéniles qui lui sont propres, il fut saisi d'une intense émotion, se jeta à mon cou eu pleurant et me révéla son secret. Il me raconta comment, depuis sa tendre enfance, il avait toujours porté en lui un sentiment particulier de piété pour la Mère de Dieu, si bien que parfois, en prononçant seulement son nom à haute voix, il éprouvait une grande mélancolie. Plus tard, lorsque son esprit s'était tourné vers la peinture, son plus grand désir avait toujours été de peindre la Vierge Marie dans sa véritable perfection céleste, mais il n'avait toujours pas osé. En pensée, son âme avait constamment travaillé à son image, jour et nuit ; mais il n'avait absolument pas pu l'achever à sa satisfaction ; il lui avait toujours semblé que son imagination travaillait dans les ténèbres. Et pourtant il était parfois tombé comme un rayon céleste dans son âme, de sorte qu'il avait vu devant lui cette figure en traits clairs, telle qu'il l'avait voulue ; mais ce n'avait jamais été qu'un instant, et il n'avait pu la retenir dans son coeur. Ainsi, son âme avait été ballottée dans une inquiétude constante ; il n'avait jamais vu ces traits que fugitivement, et son pressentiment obscur n'avait jamais pu se résoudre en une image claire. Finalement, il n'avait plus pu y tenir, et d'une main tremblante il avait commencé une image de la Sainte Vierge ; et pendant son travail son ardeur intime avait été sans cesse croissant. Une nuit, comme, ainsi que cela lui était déjà arrivé, souvent, il avait en rêve fait une prière à la Vierge, sous l'effet d'une oppression violente il s'était éveillé en sursaut. Dans les ténèbres, son œil avait été attiré par un halo de lumière contre le mur, en face de son lit. En regardant plus attentivement, il avait constaté que son image de la Madone, qui, encore inachevée, était accrochée au mur, rayonnait

de la lumière la plus douce et était devenue une image parfaite et réellement vivante. Le caractère divin de cette image le saisit avec tant de puissance qu'il fondit en larmes. L'image le regardait de ses yeux avec une expression émouvante qu'on ne saurait décrire et semblait, à tout instant, sur le point de bouger; et il lui parut aussi que réellement elle bougeait. Le plus merveilleux est qu'il lui sembla que cette image fût justement ce qu'il avait toujours cherché, bien qu'il n'en eût jamais eu qu'un pressentiment obscur et confus. Comment se rendormit-il? Il en avait perdu tout souvenir. Le lendemain matin, il s'était levé comme transformé; l'apparition était restée pour toujours gravée dans son coeur et dans ses sens, et il avait alors réussi à reproduire les traits de la Mère de Dieu comme toujours ils avaient flotté devant son âme; et il avait toujours eu un certain respect même pour les images qu'il peignait. - Voilà ce que m'a raconté mon ami, mon cher Raphaël, et ce miracle m'a paru si important et si remarquable que j'en ai écrit le récit pour ma satisfaction personnelle. »



Tel est le contenu du feuillet inestimable qui est tombé entre mes mains. Veut-on maintenant voir clairement devant ses yeux ce que le divin Raphaël entend par ces paroles étranges, quand il dit :

« Je me tiens en esprit à une certaine image qui naît dans mon âme. »

Comprendra-t-on, instruit par ce miracle manifeste de la toute-puissance céleste, que son âme innocente a exprimé dans ces simples paroles un sens très profond et très grand ? Ne comprendra-t-on pas enfin que toutes les fadaises profanes sur l'inspiration de l'artiste sont un véritable péché, - et sera-t-on convaincu qu'il ne s'agit là d'absolument rien d'autre que d'une grâce divine immédiate ?

Mais je n'ajoute rien, pour laisser chacun à ses propres méditations sur ce sujet si important de graves réflexions.

Extrait de *Fantaisies sur l'art par un religieux ami des arts*
(Traduction Jean Royer)



CASPAR DAVID FRIEDRICH



Médaille de David d'Angers

L'importance et la valeur de la peinture romantique allemande n'ont été reconnues qu'à une époque relativement récente. Ce n'est que progressivement que s'est développée une compréhension approfondie des oeuvres de cette période, dont les

caractéristiques essentielles sont la puissance du sentiment, la richesse imaginative et l'intensité d'expression.

En Allemagne, l'art de la période comprise entre 1800 et 1850 ne présente pas une structure homogène, comme ce fut le cas, par exemple, en France, où presque tout se concentrait à Paris. Néanmoins, - et peut-être faut-il en chercher la raison dans cette décentralisation même, - la peinture allemande, en ce temps-là, est d'une extrême richesse de contenu et de forme. Le classicisme et le romantisme, l'école des Nazaréens et celle du Biedermeier, coexistent en s'entremêlant souvent et se succèdent à une cadence rapide. Mais comme le romantisme y a occupé une place nettement prépondérante, on s'est contenté de dénommer « romantisme » l'art de toute cette période. De même que l'Allemagne était alors divisée en une multitude de petits États et de provinces, souvent gouvernés selon les principes politiques les plus opposés, et qui ne formaient pas un tout homogène, de même l'art a emprunté les voies les plus diverses, dans sa recherche d'une forme nouvelle et d'un but précis.

La Révolution française avait eu un immense rayonnement en Allemagne. L'ancien monde, régi par l'Église, et la puissance des princes, avait perdu sa signification ; on avait conscience de se trouver à l'aube d'une ère nouvelle. Tout était dans sa nouveauté les sentiments, les pensées, les goûts. Les événements et l'évolution historiques prirent une place énorme dans la vie intellectuelle. Dans cette agitation intérieure et extérieure la jeunesse avait de la peine à trouver un point d'appui solide. Les jeunes artistes qui avaient grandi dans cette période devaient logiquement, eux aussi, chercher leur voie avec incertitude. Certains, plus désinvoltes, donnaient libre cours à leur imagination et bornaient là leur œuvre ; d'autres proclamaient la perfection exclusive du monde hellénique et cherchaient à s'y conformer, sous l'impulsion de Winckelmann. La nature elle-même prit une signification toute nouvelle. Dans ses spectacles augustes, dans ses fluctuations éternelles, on la découvrait indissolublement liée au moi intime. On chercha à comprendre les lois de la vie à l'aide de la science ; on tenta de percer les secrets de la nature. Les idées prirent leur essor, elles s'envolèrent vers la « fleur bleue » (emblème du romantisme allemand) ; elles s'envolèrent si haut, que l'on n'arrivait plus à les suivre. Le poids de la terre devint trop lourd. Rien d'étonnant à ce que cette génération ait été hantée par la folie, les morts prématurées et le suicide, qui cherchaient leurs victimes même parmi les meilleurs. En outre, la découverte des bornes inévitables de toute science humaine provoqua une déception et en même temps une nouvelle scission. Ceux qui cherchaient, puisèrent dans ce désarroi une foi religieuse toute nouvelle. Les romantiques redé-

couvrirent l'unité chrétienne du moyen âge et la Papauté; une renaissance chrétienne s'opéra. La foi, la patrie et l'art trouvèrent de nouveaux défenseurs qui se tendirent les mains à un carrefour dans un geste d'adieu, avant de se séparer pour s'engager dans des voies différentes.

L'art du paysage de Caspar David Friedrich, dans son incomparable et harmonieuse simplicité, est la manifestation la plus riche, la mieux mûrie et la plus profonde de toute la peinture romantique allemande. Friedrich est un cas entièrement original à l'aube du romantisme allemand ; on ne peut le rattacher à aucune des écoles de son temps ; en un mot, il est le plus grand paysagiste allemand de l'époque romantique.

Ce cas de développement d'une personnalité entièrement originale n'est pas isolé pendant cette période ; pour Friedrich, on peut avant tout attribuer cette orientation au tempérament propre de l'artiste, aux dures épreuves qu'il dut subir et à l'influence de ses amis. En outre, il voulut dès sa jeunesse découvrir seul la voie de son art, et lorsqu'il l'eut trouvée, il lui resta fidèle jusqu'au bout, malgré les luttes intérieures et extérieures que devait provoquer une telle opiniâtreté.

Cependant de nombreux précurseurs des tendances romantiques et réalistes rappellent parfois la manière de Friedrich ; tels sont en premier lieu Klengel, Menken et Rauscher. Il faut aussi citer Ferdinand Kobell. Quant à J. Philipp Hackert, si sa personnalité diffère totalement de celle de Friedrich, il a pu cependant lui transmettre certaines qualités de netteté, de fraîcheur limpide et une note élégiaque.

Philipp Otto Runge est le peintre du romantisme allemand qui se rapproche le plus de Friedrich. Mais sa mort prématurée n'a pas permis le plein épanouissement d'un talent riche de promesses. Comme Friedrich, Runge recherchait Dieu dans la nature.

Le paysagiste tyrolien Joseph Anton Koch est un contemporain de Friedrich. Ses tableaux révèlent une grande intimité avec le paysage natal et un idéalisme héroïsant ; ils débordent d'une foi solennelle et confiante. Mais les vallons ensoleillés de ses paysages restent fermés aux ombres funèbres et aux obscurs élans vers la délivrance, qui sont chers à Friedrich.

Wilhelm Kobell, fils de Ferdinand Kobell, peint les beautés de la Haute Bavière, dans des représentations sobres et légères. On retrouve dans plusieurs de ses tableaux une ordonnance analogue à celle de certaines oeuvres de Friedrich. Sans avoir connu ces dernières, il a travaillé dans l'esprit de l'époque. Mais la grande

différence entre ces deux artistes réside dans leur conception spirituelle du sujet et l'animation qu'ils lui donnent.

Les artistes qui s'étaient réunis à Rome, sous la conduite spirituelle de Friedrich Overbeck, pour former la communauté de Saint-Isidore, furent bientôt désignés sous le nom de « Nazaréens ». Overbeck peignait presque exclusivement des sujets bibliques. Pour autant qu'on peut parler du paysage nazaréen, son caractère joyeusement méridional, sa piété calme le distinguent de l'oeuvre de Friedrich, assombrie et nordique, chargée de mystère et d'intime inquiétude. On a le sentiment que les Nazaréens croyaient avoir résolu les problèmes du monde, et que, dès lors, ils se consacraient entièrement à leurs propres impressions. Parmi eux, il faut évoquer en premier lieu le paysagiste Friedrich Olivier, et Carl Philipp Fohr, qui mourut si prématurément.

Comme Overbeck, Julius Schnorr de Carolsfeld a peint des sujets essentiellement religieux et mythologiques, de même que Peter Cornelius, qui connut de son vivant une célébrité extraordinaire et surfaite. Ces deux artistes aussi séjournèrent longtemps à Rome, où les aspirations romantiques attiraient, trop souvent peut-être, la jeunesse de cette époque.

Cette brève nomenclature d'artistes, - sur la personnalité desquels nous ne pouvons nous étendre davantage dans le cadre de cette étude, car en fait ils restent en dehors de l'art de Friedrich, - n'a d'autre but que de nommer les peintres les plus remarquables de l'époque considérée et d'évoquer la riche diversité créatrice de cette période artistique.

Caspar David Friedrich a peint les paysages de sa patrie. Lui aussi fut un chercheur, durant toute sa vie; mais peut-être fut-il personnellement moins heureux que la plupart des artistes de sa génération. Il a vu le but, le royaume ardemment désiré. Mais une étendue d'eau infinie l'en séparait. Il scrutait cette solitude immense, il y plongeait son regard. Il tenta d'atteindre l'autre rive, mais il n'y réussit pas. Cependant il entendit la voix de la vie dans le bruissement des flots, dans les profondeurs de la forêt, dans la chanson du vent, dans la course des nuages, dans le cri solitaire des oiseaux.

Une profonde nostalgie enveloppe toute l'oeuvre de Friedrich, dans laquelle se vérifient ces paroles du poète Novalis : « En donnant un sens élevé au vulgaire, un aspect mystérieux au quotidien, la dignité de l'inconnu au connu, et l'illusion de l'infini à ce qui est limité, je le rends romantique ».

Charlotte Margarethe de Prybram-Glodona,
Paris, 1942

LIBRES DESTINATIONS

LA CAVERNE DES DORMANTS D'EPHESE

Selon la tradition musulmane, les Sept Dormants d'Éphèse sont appelés *Ahl al-Kahf* ou *Ashâb al-Kahf*, littéralement les Gens de la Caverne ou de la Grotte, ou encore *Ashâb al-Raqîm*, c'est-à-dire les Gens de la Tablette. Leur histoire est rapportée dans le saint Coran, sourate XVIII, intitulée *Al-Kahf*, versets 9-26

RELATION DU VOYAGE DE LEVANT

Grotte
des sept
dormans. Jusque-là nous n'avions pas encore satisfait au principal point de nostre curiosité, qui estoit de reconnoître les ruïnes du temple de Diane. Mais comme on nous dist qu'elles estoient vn peu esloignées de là, & que c'estoit le lieu le plus commode pour nous retirer la nuit nous nous servîmes du reste du iour pour aller voir la grotte des Sept Dormans, que quelques-vns comptent entre les saints de l'Eglise. Elle est derriere l'Amphiteatre prise dans le haut du rocher, qui est naturellement percé, comme si on en auoit fait vne Arcade; elle n'a pas vingt pieds de profondeur, & dix de large, son Autel est au Leuant, sa porte au Couchant. Au dedans elle est toute reuestuë de Marbre, & sa voute estoit ornée de peinture à la Mosaïque, que l'humidité & la fraischeur des arbres, qui sont dessus, ont effacée: A costé droit en

«Jusque-là nous n'avions pas encore satisfait au principal point de notre curiosité, qui était de reconnaître les ruines du temple de Diane. Mais comme on nous dit qu'elles étaient un peu éloignées de là, et que c'était le lieu le plus commode de nous retirer la nuit nous nous servîmes du reflet du jour pour aller voir la grotte des Sept Dormants, que quelques uns comptent entre les saints de l'Eglise. Elle est derrière l'Amphithéâtre prise dans le haut du rocher, qui est naturellement percé, comme si on en avait fait une arcade ; elle n'a pas vingt pieds de profondeur, et dix de large, son Autel est au Levant, sa porte au Couchant. Au-dedans elle est toute revêtue Marbre, et sa vouête était ornée de peinture à la Mosaïque,

que l'humidité et la fraîcheur des arbres, qui sont dessus, ont effacée. A côté droit en entrant est un petit sentier taillé ou pris naturellement entre le Roc et la Chapelle, qui est si étroit qu'à peine un homme y peut aller, et où on dit que les Sept Dormants s'étaient retirés.

Après cette précieuse ruine du Christianisme, nous vîmes le lieu que nous jugeâmes seulement par la situation être celui où le temple de Diane avait été bâti, car il n'y a pour toutes ruines que peu de colonnes rompues, une fontaine revêtue de Marbre, et une espèce de réservoir, qui était à l'ombre d'un Platane. »

Les voyages du Sieur Du Loir, Paris, 1654



TAEZ & LE DJEBEL SABER



Taëz, à l'arrière plan le djebel Saber

On se souvient que Nerval évoque dans *Aurélia* (chap. V) une mystérieuse ville qui se révèle être la « patrie mystique » du poète. Or, il ne fait pas de doute, pour qui a séjourné au Yémen, que la description de cette Ville se rapporte à l'ancienne capitale, Taëz, ainsi qu'au djebel Saber qui la surplombe. Certes son voyage en Orient n'a pas conduit Nerval jusqu'au Yémen, même si ce pays est mentionné fréquemment dans son œuvre (Balquis, l'étoile *Subayl*) et, naturellement, il ne peut s'agir ici que de géographie *spirituelle*. Toutefois, l'intuition que cette description concerne effectivement Taëz et le djebel Saber se trouve encore renforcée par le fait que la

tradition locale place au sommet de cette montagne, au lieu-dit « Ahl al-Kahf » (les Gens de la Caverne, *i.e.* les Sept Dormants d'Ephèse), la source d'un des quatre fleuves du paradis : le *Kamthar*. C'est ainsi que Nerval reconnaîtra dans les anciens habitants de la montagne (le djebel Saber) vivant sur les contreforts de la ville (Taëz) « une famille primitive et céleste », et qu'au terme de sa visite, il se mettra à pleurer « comme au souvenir du paradis perdu ».

NERVAL, *AURELIA*

« Je me vis errant dans les rues d'une cité très populeuse et inconnue. Je remarquais qu'elle était bossuée de collines et dominée par un mont tout couvert d'habitations. A travers le peuple de cette capitale, je distinguais certains hommes qui paraissaient appartenir à une nation particulière ; leur air vif, résolu, l'accent énergique de leurs traits, me faisaient songer aux races indépendantes et guerrières des pays de montagnes ou de certaines îles peu fréquentées par les étrangers ; toutefois c'est au milieu d'une grande ville et d'une population mélangée et banale qu'ils savaient maintenir ainsi leur individualité farouche. Qu'étaient donc ces hommes ? Mon guide me fit gravir des rues escarpées et bruyantes où retentissaient les bruits divers de l'industrie. Nous montâmes encore par de longues séries d'escaliers, au delà desquels la vue se découvrit. Ça et là, des terrasses revêtues de treillages, des jardinets ménagés sur quelques espaces aplatis, des toits, des pavillons légèrement construits, peints et sculptés avec une capricieuse patience ; des perspectives reliées par de longues traînées de verdure grimpantes séduisaient l'oeil et plaisaient à l'esprit comme l'aspect d'une oasis délicieuse, d'une solitude ignorée au-dessus du tumulte et de ces bruits d'en bas, qui là n'étaient plus qu'un murmure. On a souvent parlé de nations proscrites, vivant dans l'ombre des nécropoles et des catacombes; c'était ici le contraire sans doute. Une race heureuse s'était créée cette retraite aimée des oiseaux, des fleurs, de l'air pur et de la clarté. « Ce sont, me dit mon guide, les anciens habitants de cette montagne qui domine la ville où nous sommes en ce moment. Longtemps ils y ont vécu simples de moeurs, aimants et justes, conservant les vertus naturelles des premiers jours du monde. Le peuple environnant les honorait et se modelait sur eux. »

Du point où j'étais alors, je descendis, suivant mon guide, dans une de ces hautes habitations dont les toits réunis présentaient cet aspect étrange. Il me semblait que mes pieds s'enfonçaient dans les couches successives des édifices de différents âges. Ces

fantômes de constructions en découvraient toujours d'autres où se distinguait le goût particulier de chaque siècle, et cela me représentait l'aspect des fouilles que l'on fait dans les cités antiques, si ce n'est que c'était aéré, vivant, traversé des mille jeux de la lumière. Je me trouvai enfin dans une vaste chambre où je vis un vieillard travaillant devant une table à je ne sais quel ouvrage d'industrie. - Au moment où je franchissais la porte, un homme vêtu de blanc, dont je distinguais mal la figure, me menaça d'une arme qu'il tenait à la main⁹ ; mais celui qui m'accompagnait lui fit signe de s'éloigner. Il semblait qu'on eût voulu m'empêcher de pénétrer dans le mystère de ces retraites. Sans rien demander à mon guide, je compris par intuition que ces hauteurs et en même temps ces profondeurs étaient la retraite des habitants primitifs de la montagne. Bravant toujours le flot envahissant des accumulations de races nouvelles, ils vivaient là, simples de moeurs, aimants et justes, adroits, fermes et ingénieux - et pacifiquement vainqueurs des masses aveugles qui avaient tant de fois envahi leur héritage. »



Vous pouvez recevoir également, sur simple demande :

NOVALIS

Lettre bimestrielle

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation

⁹ On se représente tout à fait le Yéménite, en habit traditionnel, défendant à Nerval l'accès de sa maison, en le menaçant de sa *jambiya* !

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, *Nietzsche et l'Orient - Nietzsche et Novalis*
De l'initiation
La vocation de Henry Corbin

Documents d'Orient et d'Occident

C. Defréremery, *Deux épisodes de la vie de Hâfîz Shirâzi*
M. Garcin de Tassy, *Khadja Khizr*, extrait de *Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde*

Wackenroder, *La vision de Raphaël*, extrait de *Fantaisies sur l'Art par un religieux ami des arts*

Charlotte Margarethe de Prybram-Glodona, introduction à *Caspar David Friedrich*

Libres destinations

Sieur Du Loir, *La Caverne des Dormants d'Ephèse*, extrait de *Relation du voyage au Levant*

Nerval, Un extrait d'*Aurélia*, à propos de Taëz et du djebel Saber



Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*
<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés
2006